

DAMIEN MAUGER



LES TROIS GARDES

TOME 2

- LES HERITIERS DE SAMAEEL -

REMERCIEMENTS

Écrire un livre est difficile. Écrire la suite de ce premier livre est encore plus difficile. Incohérences possibles, angoisse de faire quelque chose de moins bien, comprendre que l'on perd facilement le contrôle de sa propre histoire, bien qu'un schéma narratif fût créé dès le départ, c'est tout ce qu'a rencontré la rédaction de ce nouveau tome. Je n'ose même pas imaginer l'enfer que sera d'écrire les prochains !

Bien sûr, la rédaction est personnelle, mais les corrections et les relectures sont collectives. Je me dois donc de remercier avec toute mon amitié et ma considération Nouchka, ma première lectrice et celle sans qui le début de cette aventure n'aurait jamais été possible ; merci de m'avoir poussé à continuer l'écriture et à proposer cette saga qui ne cesse de se développer. À ma mère et à mon grand-père, qui bien que toujours bienveillants à mon égard, n'ont pas hésité à pointer du doigt ce qui n'allait pas. À Mathilde, grande cartographe et chère à mon cœur, la représentation de mon monde aux multiples détails serait absolument impossible sans toi.

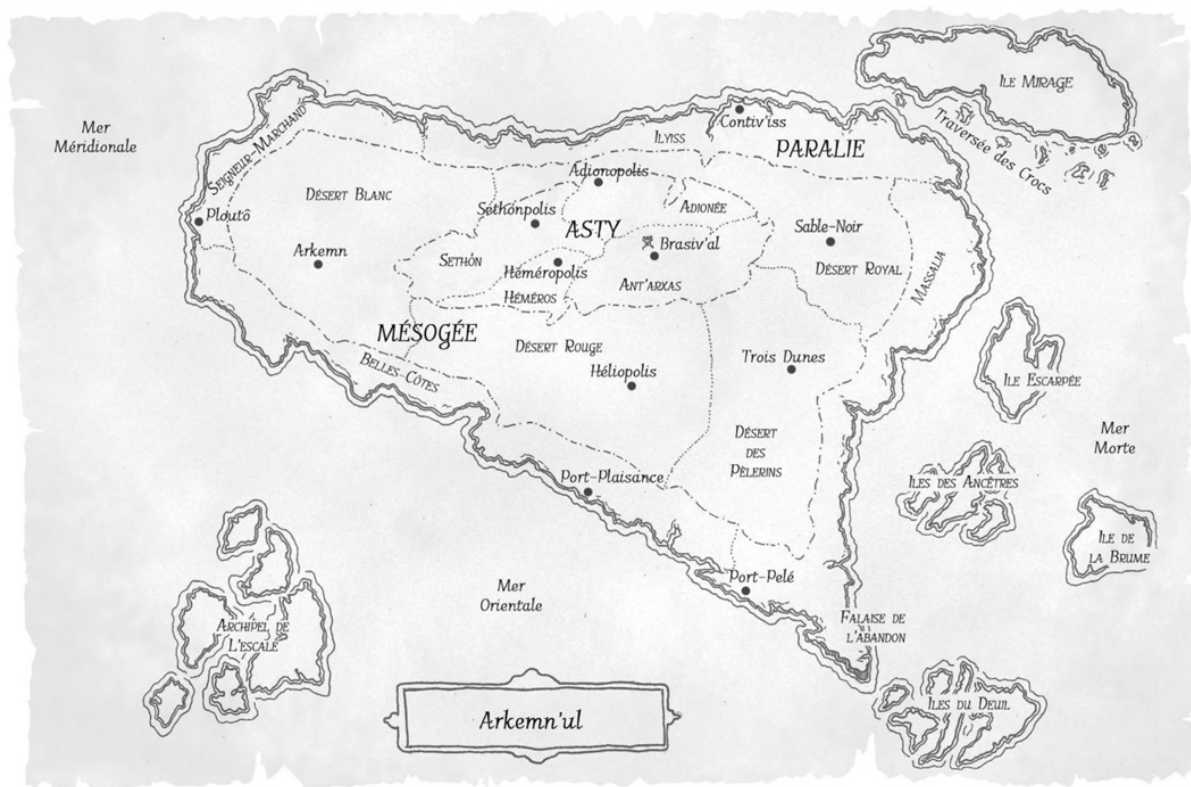
À Camille notre patronne adorée, et à Élodie, assistante éditoriale et correctrice de choc ! Ce tome-ci a amené à quelques accrochages sur les corrections, mais je vous remercie de m'avoir fait comprendre que le regard d'un auteur sur son œuvre n'est pas toujours le meilleur. Tout ceci serait impossible sans vous, et je ne saurais jamais assez vous remercier de la chance que vous m'offrez ainsi. Toutes mes amitiés !

Un message particulier à mon petit militaire pyromane aux idées rocambolesques, complètement fou mais si attachant. Merci de faire partie de ma vie et de partager

cette aventure avec moi. Même si tu n'as pas été là dès le début, même si le temps a pris son aise pour que nous nous rencontrions enfin, je sais que tu me suivras jusqu'à la fin, et même au-delà !

Enfin, mes plus grands remerciements à vous, chers lecteurs, pour poursuivre votre épopée aux côtés des Trois Gardes. C'est aussi grâce à vous que cette aventure se poursuit, contre vents et marées !

Que les Trois Gardes, sous le Regard d'Héméros, vous protègent tous à jamais !



Sommaire

Prologue

Chapitre Premier

Chapitre Deux

Chapitre Trois

Chapitre Quatre

Chapitre Cinq

Chapitre Six

Chapitre Sept

Chapitre Huit

Chapitre Neuf

Chapitre Dix

Chapitre Onze

Chapitre Douze

Epilogue

PROLOGUE

Maudits soient ce foutu peuple et ce royaume ! Et maudits soient ces putains de satrapes, tous autant qu'ils sont !

Antarxas, Grand Roi d'Arkemn'ul, était d'une humeur exécrable digne des dieux en ce jour. Roide sur son siège surplombant la table ronde du Conseil, ses doigts ne cessaient d'en pianoter nerveusement les accoudoirs sans qu'il ne pût s'en empêcher, tandis que les autres avaient saisi le pommeau lustré d'or de son cimeterre soudain avide de sang. Il paraissait même sur le point de commettre l'irréparable : dégainer et frapper brutalement le cou de son satrape¹ bedonnant lancé dans une logorrhée intarissable. Darmè, satrape d'Illviss, à l'extrême nord du pays, suait à n'en plus finir. L'embonpoint proéminent, plusieurs auréoles - même en des endroits qu'on eût jamais imaginés - tachaient sa tunique lie-de-vin.

Stupide que de porter des vêtements si chauds avec cette température de catin ! maugréa Antarxas pour lui-même. *Par tous les dieux, il est aussi gros qu'un hippopotame, le bougre ! Comment arrive-t-il encore à trouver des vêtements avec toute cette graisse ? C'est un miracle !*

Le satrape, en sus de son obésité morbide, avait le visage dévoré par une vieille syphilis aggravée - maladie éponyme que l'éminent Syphil, médecin attitré des satrapes, avait découverte et étudiée -, sans nul doute contractée lors d'une de ses nombreuses orgies ignominieuses. Son palais, scandaleusement imposant et richissime en comparaison de l'impécuniosité excessive du peuple qu'il gouvernait, accueillait chaque jour toujours plus de participants à ces « événements » - sauf lorsque Darmè n'était pas présent comme ces trois derniers jours, évidemment.

Mais c'est là tout le vice de la luxure des hommes puissants ! ricana Antarxas. Syphil s'était même sédentarisé dans la capitale d'Ilviss afin d'étudier plus encore les maladies développées et transmises par le sexe ; les sujets soumis à toutes ces infections et autres véroles pullulaient autant que les nombreuses racoleuses et les bordels dans les rues.

Le Grand Roi se retenait de lui sommer le silence, lui qui ne s'arrêtait, depuis dix minutes maintenant, de sangloter ses peines et ses plaintes comme un enfant trop gâté – ce qu'il était, assurément.

— Le peuple est en colère, Grand Roi ! Il veut ma mort ! Trois de mes *servantes* ont été pendues devant mes portes. On les a dénudées, violées, énucléées, puis on leur a sectionné les seins avant de les égorger... Elles étaient tellement défigurées que seuls les rubans pourpres à leurs fines chevilles que je leur avais offerts ont permis de les identifier. Leurs chairs pourries reposent encore sur mes marches ou sont suspendues à mes balcons ! J'exige des compensations pour tout ce malheur qui m'accable !

Quel acteur ! pouffa Antarxas avec un haussement de sourcils. Il savait fort bien que Darmè n'avait que faire du meurtre – aussi horrible fût-il – de ses trois servantes... *Ses esclaves sexuelles, plutôt.* Trois pauvres filles parmi tant d'autres qui vivaient dans son palais – et même des garçons, selon son espion –, arrachées à leur famille dès leur plus jeune âge dans les divers villages troglodytiques des déserts, éduquées aux arts du sexe sous l'Œil Adroit de Maïalèle, afin de satisfaire tous les caprices et désirs, quels qu'ils fussent, du satrape. Antarxas s'étonnait même que les gens d'Ilviss ne se fussent jamais révoltés avant ce dernier mois.

Ce dernier ignorait s'il devait laisser le peuple assouvir sa colère, ou protéger son satrape. Après tout, Darmè était son cousin, le fils de sa tante adorée, sœur de sa mère plus encore chérie et qui, après sa mort, avait reçu un culte privé

tout aussi important que celui de la reine des dieux, Adionée.

— J’entends et écoute ton appel, cousin, dit-il calmement en lâchant le pommeau de son cimeterre. Je me pose néanmoins une question : ton *karana* est-il si incompetent que cela, au point de ne pouvoir maintenir la paix dans ta satrapie ?

Un *karana*, un chef militaire, avait été assigné à chacun des satrapes afin de surveiller aussi bien le peuple que le satrape lui-même. Une double fonction difficile néanmoins indispensable pour la pérennité de la paix. Antarxas avait toujours craint que ses satrapes ne tentent un jour de se révolter contre lui, mus par l’appât du pouvoir qu’il leur conférait avec force circonspection. Les généraux de guerre choisis étaient donc des membres éminents de l’entourage du Grand Roi en qui il avait une confiance aveugle.

Darmè se mordilla nerveusement la lèvre inférieure.

— Mal-malheureusement, Grand Roi, Ecbat est mort avant que je ne vienne à toi pour requérir ton soutien.

— Comment est-ce possible ? Et pourquoi ne m’as-tu guère mis au courant dès ton arrivée ?

— Sa mort est... ridicule. Il... Son cœur n’a pas supporté les allégresses de mes... symposiums. Il s’est arrêté de battre, tout simplement.

Antarxas leva les yeux au ciel. Ecbat était un puissant homme, un fin stratège et un tortionnaire hors-pair, il croulait néanmoins sous une cinquantaine d’étés. S’il s’était adonné aux vices de Darmè lors de ses orgies – alcool à n’en plus finir mais surtout narcotiques fort efficaces que le satrape confectionnait depuis sa capitale, Contiv’iss –, ce n’était pas étonnant qu’il ne les eût supportés. Antarxas aurait pourtant juré qu’Ecbat ne se serait jamais laissé aller à de telles pratiques, l’appel du devoir prépondérant sur tous ses besoins pour cet homme éminemment illustre.

Il poussa un long soupir éloquent.

— Bien, Darmè, sache que mon soutien t'est garanti, comme toujours. Bientôt, mes troupes personnelles marcheront en ta capitale, restaureront la paix et élimineront la gangrène qui pullule dans tes rues avant qu'elle ne se propage plus encore. J'élirai un nouveau *karana*² qui prendra la tête de ton armée dès cet après-midi. Je t'en fais la solennelle promesse sous le regard des dieux.

— Sois-en honoré par les Lumineux, mon cher cousin et roi ! souffla le satrape en levant les bras au ciel comme en signe de dévotion aux dieux, laissant s'apercevoir ses aisselles noyées de sueur.

Enfin, il se rassit lourdement.

Ce fut alors au satrape Milien de se lever sans qu'on ne l'y eût invité. Des douze membres qui constituaient le Conseil d'Arkemn'ul, Milien était le plus humble et le plus précieux. Dirigeant de la satrapie sud Massalia, dont la capitale, Port-Pelé, se situait au bord de la mer Orientale, la plupart de ses affaires reposaient sur les histoires liées au tristement célèbre pic de la Falaise de l'Abandon. On ne comptait plus le nombre de femmes au cœur brisé ou d'hommes ayant perdu toute raison de vivre qui s'étaient jetés du sommet de la péninsule escarpée offrant une vue imprenable sur l'univers marin.

Toujours fringant du haut de ses soixante étés, merveilleusement apprêté d'une tunique dorée aux bandes pourpres, père de six fils et de huit filles, marié à trois femmes aussi belles que des déesses, il avait tout réussi dans la vie. Unions heureuses, enfants aimants et fidèles au patriarcat familial, bourse à jamais opulente, il avait le prestige absolu en tant qu'Archiprêtre du temple d'Héméros Ouranien. Il était par la suite entré au Conseil de Cambyse VIII, le père d'Antarxas, pour sa sagacité renommée et sa maîtrise du jeu politique indiscutable dès ses quarante ans, pourtant totalement étranger à la famille royale qui se

transmettait le trône depuis des générations, *a contrario* de tous les autres membres du Conseil.

Cinq années auparavant, tout juste âgé de vingt-cinq ans, Antarxas était devenu le Grand Roi d'Arkemn'ul à la mort de son révérend père. Depuis qu'il connaissait intimement Milien dans le cadre de la royauté, il ne l'avait jamais osé réclamer ou geindre – l'antipode de Darmè, en somme. Milien faisait honneur aux nombreuses louanges que Cambyse avait confiées à son fils sur son lit de mort : un langage toujours raffiné, des paroles toujours réfléchies, il inspirait à Antarxas le respect et la ferveur. « Garde toujours auprès de toi ce merveilleux homme, quoi qu'il arrive, mon fils. » C'était la dernière parole que Cambyse avait soufflée à son héritier, lequel avait respecté sa promesse. Pour lui prouver sa confiance en sa sagesse et ses prouesses militaires – car Milien était, en sus, un général de hauts faits que nul n'ignorait ! –, le jeune roi avait mis en place toutes les recommandations géopolitiques qu'il lui avait soufflées dès la première année de son règne.

Ainsi le continent d'Arkemn'ul, contrée sauvage et implacable avec quelque forme de vie que ce soit, avait été divisée en trois régions : l'Asty, où avait été érigée la nouvelle grande capitale royale ; la Paralie, qui comprenait tous les territoires côtiers et les îles limitrophes ; et la Mésogée, l'intérieur désertique et quasi inhospitalier, la plus vaste des trois régions³. Les Arkemnotes, sujets du royaume, avaient ensuite été eux-mêmes distribués en douze satrapies ; quatre satrapies étaient ainsi placées dans une région. Chaque satrapie avait à sa tête un satrape, lequel était appuyé d'un *karana*, un chef à la tête d'une armée. Ces douze nobles d'exception, Antarxas compris, formaient alors le Conseil du Grand Roi, lequel se devait de diriger chacune des autres satrapies et des régions en plus de la sienne, Ant'arxas, d'une main de fer, sous l'œil attentif

et les conseils avisés de ses délégués assermentés devant Héméros Lieur.

Ce système géopolitique n'était pas une invention de Milien. Résurgence, il était né des études littéraires de l'honorifique satrape, passionné d'Histoire ancienne. La légende voulait que le héros Arkemn eût accosté sur le territoire désertique après avoir fui la guerre ravageant les continents montagnards et glacés les plus austraux. Ses navires transportaient cinq cents personnes, en plus des denrées indispensables à leur survie et des matières premières. Arkemn avait colonisé le nouveau territoire et avait façonné une nouvelle organisation spatiale de son pays. En étudiant attentivement tous ses plans, Milien en avait conclu que le système était trop archaïque et compliqué ; il l'avait donc simplifié en supprimant les nombreuses divisions supplémentaires et autres circonscriptions, au profit de trois régions et de douze satrapies. Bien évidemment, Milien le Grand-Prêtre avait écouté les oracles d'Héméros avant de souffler ces idées révolutionnaires au Grand Roi. Cambyse VIII lui-même aurait été impressionné de la minutie de l'œuvre géopolitique simplifiant drastiquement le contrôle du territoire dans son intégralité par la royauté.

Milien avait tout de suite obtenu un grand succès : les Arkemnotes, ainsi rassemblés en seulement douze satrapies, s'étaient sentis bien plus en sécurité et écoutés. Le Grand Roi se devait évidemment de calmer toutes les tensions qui pouvaient s'exprimer entre les satrapies afin d'assurer la paix, mais surtout la pérennité de son pouvoir. Toujours est-il que la notoriété, la richesse, autant de son territoire que de son armée, s'étaient immanquablement accrues pour Milien. Aujourd'hui, il ne faisait aucun doute qu'il était le second homme le plus puissant d'Arkemn'ul, juste après le Grand Roi. Antarxas n'avait jamais craint que Milien - *a contrario* des dix autres satrapes - tentât de le renverser : cet homme était assurément son plus fidèle ami.

— Chers satrapes, Grand Roi ! introduisit-il de sa puissante voix. Je suis porteur de bien mauvais augures, je le crains ! Notre Père à tous – gloire à toi, Héméros, dieu du Soleil et de la Lumière ! – me souffla ces mots avant que je ne vinsse à vous !

» L'ombre se profile et marche parmi nous. Les ténèbres éparses se rassemblent à l'insu des hommes, dans le seul but d'engloutir l'Humanité et la paix qui la régit. Nos ennemis jadis déchus s'éveillent, sous le couvert de l'ignorance des hommes et de leurs rois enivrés par la Grande Victoire des Trois Gardes, voici quatre-vingts ans ! Héméros Notre Père m'enjoint de vous prévenir : la prochaine conquête des Démons et de leur Empereur à l'ire implacable sera notre grandiose et prospère Arkemn'ul aux dunes brûlantes !

» À la lumière de notre Seigneur et de notre sagesse ici unie, je vous conjure de prêter attention à mes paroles et au message de mort qui survient !

Le silence se fit pesant, seulement trahi par la très lourde respiration de Darmè. Nul satrape ne répliqua... ni le Grand Roi.

Antarxas, révééré sous le nom de Cambyse IX, n'ignorait aucune des nombreuses histoires qui passionnaient les bouches de son peuple et des gens au-delà des mers. D'aucuns narraient effectivement que les ténèbres s'éveillaient de leur long sommeil ; la paix, bientôt, ne serait plus qu'un lointain souvenir. Il avait toujours considéré ces paroles comme pures fables, car les Arkemnotes étaient fort friands de ces histoires moralisatrices qui parvenaient à terroriser même le plus brave soldat.

Mais il ne devait en aucun cas oublier la présence de la Troisième Garde sur ces terres. Le roi d'Ishvard, le sage Wulfoald III dit le Serein, avait dépêché ses plus précieuses troupes afin d'endiguer la menace qui pesait sur Arkemn'ul à sa demande. Les Chevaliers-Mages qui constituaient la Garde Ambassadrice étaient des hommes et des femmes

d'exception, l'élite des guerriers, réputés comme les plus grands invocateurs des phénomènes uniques, surnaturels, divins de l'ancien langage.

Le *Code* du second roi de la dynastie Wulfoald – lequel, disait-on, avait formé cette élite – avait décrété que la Troisième Garde se devait d'éliminer toutes les menaces liées de près ou de loin aux forces du Mal, manifestations de ce que l'on nommait couramment l'Érèbe, sur tous les continents et royaumes du monde, même dans les villages les plus reculés en plein cœur du désert comme à Arkemn'ul. Antarxas leur laissait volontiers ce rôle, car il refusait catégoriquement de côtoyer la Magie et ses méfaits. Il avait même pensé l'abolir totalement de ses terres, jusqu'à même empêcher la Troisième Garde de toucher son sable ; mais Milien avait une fois de plus fait preuve de son autorité certaine en raisonnant le jeune roi. *La Magie n'est que porteuse de malheurs et de scélératesses !* Présent des dieux aux hommes pour les protéger des vicissitudes ? *Conneries !* Ce n'étaient là bien que des calembredaines afin de se rasséréner quant à l'existence d'une puissance aussi dévastatrice, que nul mortel, doué ou non de l'ancien langage, ne comprenait. La Magie était et serait à jamais la quintessence de la cupidité de l'homme.

L'époque des Anciens et de leur civilisation – que les vieux textes présentaient tous comme le faîte de la prospérité et de la richesse autant culturelles, culturelles, philosophiques, politiques, qu'économiques – avait tout simplement été ravagée par le temps. Il n'en restait plus rien, si ce n'étaient quelques vestiges que des érudits s'évertuaient à reconstituer, à l'instar des manuscrits et autres vieux *papyri* qui s'effritaient entre les doigts et qui étaient toujours incomplets – ou incompréhensibles même par le plus savant des lexicographes.

Seules deux choses avaient traversé les âges : les dieux, et l'ancien langage intrinsèquement lié à son pouvoir, la

Magie. Pourquoi ? Était-ce là encore un dessein des déités afin d'observer ce que les mortels de la dernière génération en feraient ? Il n'avait guère fallu longtemps pour que la Magie gangrénât le cœur et la raison des hommes. Ces derniers, dans leur grande ignorance éhontée, ne se considéraient guère comme les instruments de ces forces obscures et délétères, mais bien comme leurs maîtres omnipotents, sages et réfléchis. Seuls les Démons étaient leurs instruments... *Foutaises* ! Pour Antarxas, les Démons n'étaient que d'antiques carcasses humaines dépourvues d'âme, ayant simplement succombé dans les abysses de l'Érèbe – la seule véritable Magie qui existât en ce monde. Tout aussi mortels, anthropophages, hématophages, violeurs de femmes et tueurs d'enfants, ces Démons ne restaient bien que des hommes dévorés par ce pouvoir prohibé et ignominieux venu des dieux, certainement pas des créatures surnaturelles nées de quelque forme magique.

— Cher ami Milien, vous êtes le plus sage et le plus précieux de ce Conseil, à n'en pas douter. D'aucuns ici ne sauraient s'y tromper. Et ouïr pareils augures et inquiétudes de votre bouche me désespère au plus haut point. Mais je puis vous assurer que jamais les... Démons ne conquerront notre grandiose Arkemn'ul. Assurés de l'appui et du pouvoir de la Troisième Garde – que je vous rappelle, par prudence, en cet instant encore sur nos terres –, celle-ci nous protégera et vaincra cette peste avant qu'elle ne s'enfonce dans nos contrées. Nous ne sommes, après tout, que de simples mortels, dépourvus de quelque magie, si ce n'est celle de notre sagacité et de notre fidélité à la paix qu'illustre cette glorieuse monarchie. Je m'en remets donc entièrement aux soldats d'élite de Wulfoald III le Serein pour nous débarrasser de cette menace et du fléau annoncés par Notre Père Héméros et dont vous vous faites comme toujours, ami Milien, le messenger.

Malgré eux, les satrapes poussèrent un soupir de soulagement : tous étaient foncièrement apeurés à l'idée d'affronter les Démons dont la violence et l'avidité de chaos étaient légendaires.

Milien resta de marbre.

Et debout.

— Je ne remets évidemment guère en question votre décision et votre confiance en la Troisième Garde, Grand Roi, car je partage cette dernière. Néanmoins, en tant que simple homme et jadis général d'une armée qui sut toujours nous protéger avec ses glaives, je ne puis simplement me reposer sur les exploits, aussi grandioses fussent-ils, des Chevaliers-Mages. La mantique a parlé à travers moi, votre fidèle haruspice⁴ : ils nous incombent d'éliminer nous-mêmes la menace avant, comme vous l'avez si sagement dit, qu'elle ne s'enfonce dans nos contrées.

» Les Chevaliers-Mages ne sont qu'un grain de poussière face à la tempête de sable s'annonçant qu'est l'armée des Démons. Ces trente-trois vaillants et prodigieux soldats ne pourront repousser la vague ennemie, non sans notre soutien militaire. Je vous conjure donc de rassembler toutes nos troupes sous une seule bannière – la vôtre ! aux côtés de vos satrapes et des polémarques d'exception – et de les préparer à affronter le belligérant, avant qu'il ne soit trop tard pour nous tous sur cette terre.

Milien s'assit sur son siège d'acajou, sous le regard étréci d'Antarxas. Jamais son satrape ne s'était ainsi opposé à ses décisions par un plaidoyer comme celui-ci. L'appel à la prudence était palpable, tout comme la peur vainement dissimulée dans son ton. La menace était-elle plus grande qu'il ne le croyait ?

Nul ne gardait souvenir de la Grande Guerre contre les Démons. Antarxas avait, comme tout le monde, lu les récits qui relataient les événements de la *Daimonomakhía*, mais il les avait toujours considérés comme trop éloignés de la

vérité. Tous ces exploits surnaturels, la force supérieure des Démons qui avaient finalement été vaincus par les Trois Gardes unies sous l'égide de Wulfoald II le Conquérant aimé des dieux, simplement par la volonté de ces derniers... Ce n'était là pour lui que des symboles liés au genre de l'épopée – *une mauvaise, par les Neuf Muses !* Ah ! cette guerre au nom ridicule n'était nullement digne d'une véritable épopée : les Démons, des hommes simplement nantis des pouvoirs de l'Érèbe, avaient été vaincus et repoussés loin des terres saines à cause de leur faiblesse et de leur couardise, voilà tout ! Étaient-ils d'ailleurs encore en vie ? Pourquoi quatre-vingts années se seraient-elles écoulées sans qu'on en eût vu un seul ? Et cet Empereur Noir... Nul ne l'avait vu un jour. S'il existait réellement, alors lui aussi devait être mort depuis fort longtemps, à l'instar de tous ses sbires.

Non, Antarxas ne voulait décidément croire en la menace.

— Grand Roi Cambyse, mon cher cousin, fit Darmè en se levant derechef, ne penses-tu pas qu'il serait plus judicieux d'annihiler en premier lieu les menaces tangibles qui sévissent dans nos dunes, plutôt que nous occuper de cette armée dont l'existence n'est guère attestée si ce n'est par les oracles de l'honorable Milien ?

— Remettrais-tu donc en doute les paroles des dieux, Darmè ?! éructa Milien se levant tout en toisant virulemment son comparse. (Le satrape transpirant se rassit et s'enfonça dans son siège en baissant la tête.) Ou bien est-ce ma parole que tu n'écoutes pas ? Ah ! mais après tout ton impiété, et plus encore ta jalousie à mon égard, n'ont jamais été un secret pour per...

— Il suffit ! tonna Antarxas.

Milien se tut aussitôt.

— Veuillez me pardonner cet élan de fureur, Grand Roi Cambyse. Vous avez la sagesse de votre père.

— Et son impatience...

Le satrape inclina à son tour le menton et se reposa dans son siège, claquemuré par l'autorité royale.

Antarxas porta ses doigts à sa bouche, un geste – presque un tic – qu'il adoptait chaque fois que la réflexion s'imposait. L'heure était à marquer d'une pierre blanche : il était de l'avis de Darmè ! Plusieurs rixes éclataient partout à Arkemn'ul, surtout en Paralie, insurgés qu'il devait mater avant que les résistances ne se développassent plus encore. Durant ces cinq ans de règne, il avait fait éliminer toutes les révoltes intestines qui menaçaient d'exploser dans ses dunes. La mort du roi Cambyse VIII avait mené ses ennemis à se relever ; tous avaient été lapidés puis sacrifiés aux dieux par crucifiement ou enterrement et emmurement en vie à l'injonction de l'héritier porphyrogénète.

Fervent croyant, Antarxas ne remettait nullement en question les paroles d'Héméros à Milien, tout comme la véracité des propos de ce dernier. Mais alors, pourquoi le roi des dieux ne s'était-il pas directement adressé à lui ? Milien était certes l'Archiprêtre de l'Héméréion, le temple du roi des dieux, lui-même se faisait pourtant roi d'Arkemn'ul car investi des pouvoirs venus d'Héméros ! Était-ce là une nouvelle épreuve de sa part, afin de savoir si Cambyse IX, le jeune Antarxas, était le monarque digne de son prédécesseur que les Arkemnotes méritaient ?

Que devait-il écouter : son instinct ou sa raison ? Tel était toujours le dilemme d'un roi...

Il se leva, replaçant d'un geste instinctif sa couronne d'or sertie de pierres précieuses sur son crâne.

— Chers satrapes, à la lumière de tous ces faits et sous la Bienveillance de Notre Père Héméros, je ne puis décemment prendre cette décision seul. J'entends et écoute vos craintes, cousin Darmè et ami Milien, mais je m'en remets alors à notre sagacité commune afin d'élaborer nos prochaines actions en nos terres. Deux choix, en plaise aux dieux, s'offrent en cette heure à nous : devons-nous rassembler nos armées et les conduire à une potentielle

guerre contre un ennemi que nous ne pourrions vaincre sans l'assistance des Trois Gardes ? ou devons-nous nous focaliser sur les rixes internes qui empoisonnent lentement notre prospère pays et que nous vainquîmes déjà, par nos glaives et nos lances affûtées, naguère à la mort de mon vénéré père, le roi Cambyse VIII, sans nulle pitié ? Que chacun de vous fasse entendre sa décision devant tiers.

Un à un, les onze satrapes s'exprimèrent. Sans aucune surprise, seul Milien vota pour lever les troupes et les entraîner. *Bande de couards !* vilipenda-t-il en lui-même.

— Alors, c'est décidé, que Notre Père Héméros en soit témoin : nos troupes poursuivront d'éliminer les résistances intestines, afin que la paix absolue règne de nouveau, déclara Antarxas. Cousin Darmè, demain mes guerriers t'escorteront à Ilviss, à l'instar de ton nouveau *karana*, et détruiront la menace qui sévit en ta satrapie. Milien, mon cher ami, consultez vos augures, joignez les Trois Gardes, faites-leur savoir vos prophéties, manifestez tout l'étalage de votre haruspicine, rappelez-leur le devoir qui les appela ici même.

— Grand Roi Cambyse, je...

Alors les portes de la salle du Conseil s'ouvrirent avec fracas. Les conseillers se tournèrent de concert vers la perturbation.

— Lâche-moi, sombre abruti ! gronda l'homme maintenu entre les serres du javelinier. La situation dépasse de loin ton entendement, par tous les putains de dieux !

— Continue ainsi, et je serai contraint de te passer au travers de ma lance, pouilleux ! gronda le garde.

— Je dois voir Sa Majesté Cambyse ! Votre Altesse ! Votre Altesse !

Le javelinier - couvert d'un heaume coiffé d'une large aigrette en plumes de vautour, symbole de la satrapie de Massalia - s'apprêta à lui assener un coup foudroyant avec sa hampe, mais la voix impérieuse de Milien s'éleva :

— Laissez-le, soldat ! Ne reconnaissez-vous donc pas votre *karana* ?

Les murmures débutèrent entre les satrapes. Le garde lâcha alors l'homme et l'observa avec insistance. Toute suspicion disparut lorsqu'il reconnut, sous la crasse, les croûtes et les traits de fatigue, son commandant Darius.

— Par Artos, veuillez accepter mes plus sincères excuses, *karana* ! Mais que vous est-il arrivé ?

Darius ne répondit et le bouscula brutalement avant de pénétrer dans la salle du Conseil. Le pauvre homme était dans un état pitoyable : tout le côté gauche de son visage était contusionné, ses lèvres explosées, son front brûlé et ouvert, ses cheveux blonds poisseux de sang, de suie et de sable... Et l'odeur... Sudation, pisse et merde animales semblaient s'être collées à sa peau depuis des jours.

— Darius, quel est donc cet... ? s'écria Milien avant que sa voix ne s'étouffât devant l'ampleur des blessures faciales de l'homme.

Commandant des troupes de la satrapie de Massalia depuis quatre ans, Darius était surtout le neveu de Milien. Grand guerrier et fin stratège à l'instar de son oncle, il avait accédé aux prérogatives du commandement dès ses vingt ans à la disposition de son oncle. Il n'avait jamais perdu une seule bataille, même en mer Orientale près de l'Archipel de l'Escale où il avait dû faire face aux pirates sanguinaires armés de leurs canons. Personne ne l'avait jamais vu ainsi : l'homme n'était plus que l'ombre de lui-même, sûrement défiguré à vie !

— Je suis porteur d'une terrible nouvelle, mes seigneurs : mon armée a été intégralement décimée !

— Quoi ? s'étrangla Milien.

— Ce village, mon oncle... L'Érèbe y règne ! Je... je suis le seul survivant de toute cette folie.

Antarxas se leva et rejoignit le *karana* qui semblait sur le point de s'évanouir.

— Viens t'asseoir. Raconte-nous tout dans les détails. Qu'on apporte à boire et à manger à ce pauvre homme !

Un siège fut dégagé de sous la table où le Grand Roi installa lui-même le général. Rapidement, un serviteur arriva avec une carafe remplie d'eau et un godet. Antarxas remplit ce dernier et le tendit à Darius qui éclusa d'une traite le liquide salvateur.

Le *karana* observa le Grand Roi dans les yeux puis Milien, lesquels n'eurent aucune difficulté à lire la terreur dans son regard.

— Nous sommes tous en danger, Votre Altesse.



Au sommet de la dune, Darius observait le village en contre-bas. Il maugréa : pourquoi l'avait-on dépêché d'éliminer la résistance grandissante de ce pauvre bourg de maures ? Il n'y avait aucune trace d'armée, aucune richesse. Les hommes qui constituaient le village troglodytique étaient bien trop rachitiques, assoiffés et affamés pour porter quelque arme que ce fût. Les femmes étaient trop maigres pour allaiter leurs enfants, si elles ne succombaient pas à la parturition. Les petits, eux, subissaient aisément la morsure redoutable des reptiles et des arachnides venimeux qui se camouflaient dans le sable, ou finissaient dévorés par les félins anthropophages qui sévissaient partout dans le désert. Pourtant, Milien avait exigé que toute l'armée de Massalia se rassemblât afin de détruire intégralement les maures éparpillés parmi les dunes de sable.

Que craignait-il donc ? Tous les villages que l'armée de Darius avait incendiés depuis plus d'une semaine maintenant ne représentaient aucune menace et étaient éloignés des grandes villes, reclus loin au cœur de la

satrapie du Désert des Pèlerins ou sur la frontière avec la satrapie de Massalia. Ce village-ci était encore plus petit et éloigné de tout. La plus proche source d'eau potable était à plus de deux lieues à l'ouest. Oasis et autres sources de végétation avaient totalement déserté cet endroit et ses environs. Pour le *karana*, cela relevait du miracle que ce village-ci fût encore debout et peuplé. Si ce n'étaient la faim, la soif ou la maladie qui les décimaient, alors la faune s'en chargeait assurément en se repaissant de toutes ces chairs malingres.

« Sois prudent, là-bas ! avait dit Milien. Au cœur des dunes, des dangers qui dépassent la conscience de l'homme règnent. Ne fais rien d'inconsidéré et détruis sans attendre tous ces maures et leurs habitations, sans exception. Qu'il ne subsiste d'eux pas la moindre trace. Je ne veux aucun survivant ! Les oracles d'Héméros nous ouvrent la voie vers la paix éternelle. »

Darius s'y tiendrait, assurément, non seulement par fidélité à son rang, mais surtout à son satrape.

— Attaquons-nous dès lors, commandant, ou attendons-nous l'aube ? fit son bras droit en arrivant à ses côtés.

Le *karana* observa attentivement les multiples torches qui éclairaient le village. Quelques maures étaient encore dehors et s'affairaient à plusieurs tâches sans importance aucune. Les enfants étaient sûrement couchés tandis que les femmes s'occupaient de débarrasser leurs abris de roche sédimentaire du sable, des araignées et des serpents à coups de balai en roseau.

Il réfléchit : les ténèbres avaient pris possession du jour voilà deux heures. Les nuits se faisaient plus longues en cette période et le froid assassin menaçait de se soulever à chaque instant.

— Nul besoin de plus de lumière, décida-t-il. Préparez les troupes. Tuez-les tous. Vous pouvez violer les femmes et piller les demeures si le cœur vous en dit, mais n'oubliez pas de tout brûler et de tout annihiler, autant les corps que

les habitats. Plus vite nous en aurons fini ici, plus vite nous pourrons rentrer à la ville la plus proche. Je ne veux pas passer la nuit entière en plein cœur du désert.

— Merci, *karana* ! Les hommes vous en sauront gré. Et pour le temple ?

Darius plissa les yeux et observa plus attentivement cet édifice en pierre, en bois et en paille. C'était le plus grand et le plus richement bâti, la seule marque d'intérêt dans ce village, à l'image des temples anciens, à ceci près que les métopes comme les triglyphes et la frise n'étaient pas figurés et que le fronton triangulaire archaïquement taillé ne portait aucune représentation. Darius ne voyait donc guère à quelle déité le temple était dédié.

— Ce n'est sûrement que le sanctuaire d'un dieu indigène et païen qui doit également servir d'abri. Si c'est avéré, détruisons-le en dernier : ils se rassembleront tous en un même lieu, il nous suffira alors de les brûler vif à l'intérieur avant que les fondations ne s'écroulent sur leurs cadavres.

— Oui, *karana* !

Le soldat partit avec entrain enhardir les troupes.

— Rassemblement ! cria-t-il.

Les guerriers délaissèrent leurs vivres et gourdes d'eau, passèrent leurs armures et lestèrent leurs ceintures de leurs épées.

— Nulle pitié ! violez les femmes, tuez les hommes et les enfants ! Pillez les demeures ! Tuez-les tous et brûlez tout ! Pour la gloire de Darius !

— POUR LA GLOIRE DE DARIUS !

Descendant de la dune à pied, les soldats hurlèrent et pénétrèrent dans le village. Les premiers corps tombèrent aussitôt dans des giclées de sang. Déjà les demeures furent incendiées par les torches disséminées dans le village – une aubaine pour les conquérants.

Darius observa calmement, le sourire aux lèvres, le carnage qui se théâtralisait. Il entendait les cris de terreur des hommes qui tombaient, les hurlements des femmes qui

fuyaient, les enfants terrorisés et en larmes sous leurs bras. Nul ne survivrait, c'était évident.

Désireux de participer lui aussi à ce carnage, il dégaina son épée et descendit. Pénétrant dans le village, il plongeait sa lame dans la poitrine du premier homme qu'il vit, se délectant de cette nouvelle vie qu'il arrachait. Plusieurs étaient encore vivants, à terre, tenant entre leurs mains leurs boyaux, le sang pissant abondamment entre leurs doigts.

— Hérétiques ! Traîtres à Cambyse ! Vous ne méritez pas de vivre !

Il ne dénombrera très vite plus le nombre de têtes et de cous qu'il trancha ou de cœurs qu'il transperça.

Une à une, les demeures s'écroulèrent. Les cendres mêlées au sable volèrent au gré du vent désertique qui s'était mis à souffler. Darius aimait l'exhalaison du sang et du brûlé : elle lui rappelait ses nombreux exploits contre les pirates et autres scélérats.

— Laissez-moi une femme, les gars ! héla-t-il en gloussant perversement.

Il remarqua alors que les survivants – hommes, femmes comme enfants – se précipitaient effectivement à l'intérieur du temple pour s'y réfugier, les portes grandes ouvertes. Plusieurs n'y réussirent pas, fauchés par les flèches des archers de Darius.

Alors le silence s'imposa.

— Au temple, les gars ! gloussa-t-il.

C'est trop facile !

Darius s'en approcha à son tour, se mêlant aux hommes, et se retrouva devant les portes qui venaient de se refermer lourdement.

Le *karana* chercha les signes ostentatoires d'une déité sur la surface du temple qu'il pouvait connaître et qui faisait partie du panthéon qu'il adorait ; mais il n'y avait que cet étrange symbole ovoïde, semblable à un œuf, gravé dans la pierre taillée juste au-dessus des portes.

— Vous n’avez aucune chance de sortir de tout ceci vivants, païens ! éructa-t-il. Je ne ferai montre d’aucune clémence à votre égard. Vous n’êtes que des traîtres !

— POUR LA GLOIRE DU GRAND ROI ! poussèrent à l’unisson les soldats.

Darius s’apprêta à ordonner à ses hommes de détruire le temple, lorsque les portes s’ouvrirent derechef. Une étrange froideur se libéra de l’ouverture et glaça le sang des hommes les plus proches, dont Darius. Ce ne fut qu’un vieillard valétudinaire qui en émergea, simplement vêtu d’une tunique qui ne couvrait que son ventre et ses jambes fripées, tenue à l’épaule par une fibule rouillée. Sa longue barbe grise et ses yeux blancs, dépourvus de pupille, ne firent aucun secret de son identité : Darius devina qu’il s’agissait du prêtre, sans nul doute aveugle, de ce temple.

Il s’avança vers l’armée à l’aide de sa canne.

— Vieil homme, voici l’heure de ta mort. Bientôt, tu rejoindras ton dieu, quel qu’il soit ! cracha Darius.

Les hommes ricanèrent derrière lui.

L’ancien étira un sourire, dévoilant ses gencives édentées.

— Ce n’est là que l’*húbris* de l’homme qui s’exprime dans ta bouche, petit. Tu ne peux tuer ceux qui sont innocents ! Car notre dieu, Samaël, nous protège en sa demeure.

— Samaël ?

Darius haussa les sourcils. S’il se souvenait bien, ce nom était celui du créateur de l’Érèbe selon la légende, l’antique puissance néfaste qui dévorait les âmes des hommes et qui régissait les Démons vaincus huit décennies jadis. Un mortel, certainement pas un dieu exalté.

— Ton « dieu » ne pourra te protéger, vieillard ! répondit Darius en serrant la fusée de son épée poisseuse de sang. Bientôt, tu pourras lui baisoter les pieds.

— Non, petit mortel. Bientôt, toi et les tiens succomberont au baiser de l’Érèbe.

— Tuez ce chien galeux et tous ceux qui sont dans ce putain de temple !

Avant que les hommes pussent s'avancer, l'ancien dévoila une relique noire ovoïde, aussi grosse qu'un cœur humain. Les vapeurs éthérées et noirâtres commencèrent à s'en échapper. Un frisson douloureux parcourut chaque soldat qui s'était porté en avant, ainsi que Darius. Puis ce fut un cri d'effroi qui vint de la gorge de ce dernier lorsque la cécité le frappa.

Darius entendit ses hommes hurler de douleur. Il lâcha son épée et chut à genoux, les mains à ses tempes battantes.

Lorsque les ténèbres serpentine se dissipèrent, lorsque la vue lui revint, il regarda derrière lui et hoqueta aussitôt de terreur : tous ses hommes avaient été tués, leurs chairs rabougries tels de vieux fruits secs incapables de remplir leurs armures.

Et le sang, partout...

Le vieillard s'avança vers Darius et lui présenta la relique.

— Voici l'instrument qui scellera dans les ténèbres les hérétiques qui cherchent à nous annihiler. Bientôt, le Temps de l'Érèbe viendra, et avec lui le nouveau règne de Notre Père Samaël.

Darius voulut parler, mais ses cordes vocales furent paralysées par la Magie noire à l'œuvre.

— Je te laisse en vie, *karana* d'une armée qui n'est plus, afin que tu relates les événements qui se sont déroulés ici, fit l'ancien. Dis à ton roi et ses satrapes que bientôt Arkemn'ul sera libéré du fléau qu'ils représentent. Dis-leur que leurs croyances subiront la vindicte de ceux qui furent injustement bannis.

» Dis-leur qu'ils succomberont, tous autant qu'ils sont, au pouvoir du Cœur de la Bête désenchaînée.

» Dis-leur que les Héritiers de Samaël reprendront dans un avenir proche leur dû.

» Dis-leur que bientôt s'achèvera l'Avènement du Seigneur Noir !

¹ Dans l'Antiquité, le satrape est le gouverneur d'une satrapie, circonscription administrative de l'empire des Perses, où il exerce les prérogatives royales comme représentant du souverain (cf. Hérodote, *Les Histoires*, livre III : *Thalie*, 89 suiv.).

² Terme rencontré dans la culture perse de l'Antiquité, désignant comme dans cette fiction le chef d'une armée.

³ Voir les réformes géopolitiques de Clisthène en Grèce ancienne, en Attique, au VI^e siècle avant notre ère. L'organisation territoriale d'Arkemn'ul repose en somme sur une unification de la géopolitique d'Athènes et de sa région, l'Attique, et de la Perse dès le temps du Grand Roi Darius I^{er} (environ 550 - 486 avant notre ère).

⁴ Dans l'Antiquité, l'*haruspice* est celui qui pratique l'haruspicine, c'est-à-dire l'art divinatoire de lire dans les entrailles d'un animal sacrifié afin d'en tirer des présages ou de trancher une décision importante.

CHAPITRE PREMIER

C'est dans les plus profonds abysses de la Forêt-Noire, à l'extrême orient du monde, lieu maudit où l'Empereur Adramalech s'était exilé des décennies jadis après sa défaite face à l'Humanité, que le Démon Apolyon s'engouffra. La Forteresse souterraine, camouflée par l'obscurité éternelle du colosse végétal, n'était accessible que par une plateforme surélevée d'où les sbires de l'Érèbe prenaient leur envol ou se jetaient. Apolyon s'y posa légèrement, un sourire étirant ses lèvres décharnées.

Le voyage jusqu'à la capitale humaine n'était certes pas long, surtout en volant, mais il était rassuré de se savoir dans les ténèbres, à proximité de ses confrères.

C'était surtout, à dire vrai, l'augure de sa renommée toute proche qui lui faisait étirer cet immense sourire : sa mission était un succès absolu !

À peine eut-il posé le pied sur la surface graniteuse que la femelle et le jeune mâle émergèrent des ténèbres.

Apolyon accueillit son « fils » Arimane dans ses bras et lui ébouriffa les cheveux tendrement. Puis, reprenant sa forme humaine – car ses lèvres sous cette apparence étaient bien plus propices au baiser –, il embrassa langoureusement Artémise.

— Père, s'enquit Arimane, qu'en est-il de ta mission ?

Apolyon s'écarta de sa famille et tendit ses bras de part et d'autre, dévoilant ses dents brillantes à la lueur d'une torche emmurée à proximité.

— L'Usurpateur est mort ! répondit-il d'une voix suffisamment forte pour qu'elle résonnât dans la caverne. Moi, Apolyon, fils d'Adramalech le Seigneur Noir, ai pris la

vie du Roi des Hommes, Wulfoald III, descendant direct de notre feu ennemi juré !

Les Lambdas les plus proches qui s'affairaient aux diverses tâches ingrates – nettoyage et taillage du roc pour les plus nombreux – cessèrent toute activité et se tournèrent vers Apolyon, leurs yeux luisant dans l'obscurité. Aussitôt les murmures emplirent la grotte, à la grande satisfaction de l'Alpha.

Ce dernier n'ignorait pas que cet acte révolutionnaire dans la nouvelle histoire des Démons, accomplissement des Prémices du Mal, lui vaudrait tous les honneurs. Il deviendrait leur héros, parangon du prince conquérant, légitime successeur du vieil Empereur Adramalech.

Une ère de prospérité s'ouvrait pour les Démons, une ère de cauchemars et de servitude pour les humains !

Artémise étira un grand sourire de satisfaction. Elle non plus n'ignorait pas la célébrité qui accompagnerait cet acte fondateur. Épouse fidèle, ayant obtenu la confiance inconsiderée de l'Empereur, elle-même jouirait de cette popularité, laquelle lui permettrait assurément de mettre à exécution les plus noirs desseins qu'elle ourdissait depuis les premiers instants de sa transformation, et ce à l'insu de tous. Les pouvoirs que lui avaient octroyés ce *cher* Adramalech lui avaient ouvert la voie !

Elle embrassa plus vigoureusement encore son Démon, comme en félicitations de son exploit. Arimane, gêné, se contenta de sourire.

— Je dois me rendre auprès de notre Empereur afin de lui conter mes exploits, dit Apolyon.

— N'exigera-t-il pas une preuve de l'assassinat, Père ? s'interrogea son « fils ».

— Bien sûr, et la preuve, la voici.

Il reprit sa forme démoniaque – que l'Empereur exigeait lorsqu'on le rencontrait en privé – et défia son estomac pour régurgiter. À force de crampes et de grimaces trahissant sa douleur, il cracha l'organe qu'il cueillit dans sa main,

ruisselant encore de sang et de glaire. Il le présenta à Artémise et Arimane qui écarquillèrent les yeux de surprise.

— Voici le cœur vieilli et inerte à jamais de l'Usurpateur !

Le jeune Démon le toucha du bout des doigts, comme pour tester la tendresse de la chair morte. Artémise pouffa.

— Tu ne cesses de me surprendre, mon Alpha, dit-elle en l'embrassant. Va, rejoins notre Empereur et narre-lui ton exploit. Ensuite, susurra-t-elle en rapprochant sa bouche tout contre son oreille, viens à moi dans notre alcôve.

Le désir du Démon répondit aussitôt à la femelle et il grogna de plaisir. Il la baisa une dernière fois, toucha le crâne d'Arimane et s'enfonça dans les cavernes.

La nouvelle de son succès s'était déjà répandue dans tous les boyaux souterrains. Chaque Démon – aussi insignifiant dans la hiérarchie fût-il – se retourna pour le saluer et le féliciter d'une révérence de respect et d'honneur. Apolyon ne pouvait se sentir plus satisfait. Il pensait déjà à ces gestes journaliers et obligatoires qu'il recevrait de ses sujets lorsqu'il prendrait la place d'Adramalech sur le trône d'onyx.

Les légendaires Neuf Boucliers seraient également à ses ordres, et lui devraient les mêmes honneurs. Il ne les avait encore jamais vus, mais leur réputation les précédait de loin : aussi puissants et notoires que l'Empereur lui-même, nul Démon outre le Seigneur Noir ne pouvait les côtoyer. Si encore se montraient-ils...

Leur donner des ordres, les assujettir à sa volonté... Apolyon en rêvait chaque nuit !

L'Alpha parvint aux portes de la salle du trône. Les deux Lambdas, à la grossière apparence canine atrophiée, lui ouvrirent aussitôt en baissant la tête avec respect. Apolyon entra comme en triomphe et s'agenouilla au pied des marches qui menaient au trône. Adramalech était assis dessus, roide et silencieux comme toujours, le corps intégralement camouflé dans sa tunique noire comme la nuit, la tête sous une capuche, le visage recouvert de volutes ténébreuses nées de son pouvoir.

Apolyon se demandait toujours si les Neuf Boucliers avaient déjà pu voir sa véritable apparence. Il aimait l'idée qu'aucun incube ne pût observer son corps, sa chair, aussi bien humaine que « démoniaque ». Une fois Empereur, il s'assurerait qu'il en serait de même pour lui, vêtu ainsi de cette robe noire et entouré de cette fumée d'Érèbe.

Adramalech prit le temps de vider la coupe pleine de sang qui trônait dans sa main avant de le regarder.

— Ton exploit te précède, mon fils, le salua-t-il. Que me voici fort aise de savoir ta tâche comme un indiscutable succès.

— Mon Empereur et Père, fit Apolyon en se redressant, je suis heureux de vous apprendre de vive voix que l'Usurpateur est mort, tué de mes propres mains. Et en voici la preuve : le cœur du dodu cacochyme que j'ai arraché de sa poitrine !

Il tendit sa main. L'Empereur Noir se leva de son trône et descendit les marches d'onyx. Il prit le cœur, le pétrit entre ses doigts et huma l'odeur de pourriture qui en émanait. Apolyon ne pouvait le voir mais il savait que le Souverain souriait de grande satisfaction.

Puis, dans un rire tonitruant qui résonna dans toute la pièce et au-delà, Adramalech écrasa le cœur dans sa main et le réduisit finalement en cendres.

— Enfin ! L'heure est venue pour nous de reprendre notre dû. Les Prémices du Mal sont accomplies, et bientôt viendra l'avènement de notre vengeance qui éliminera chaque homme de ce monde !

— Mon Empereur et Père, nous ne devrions plus tarder. Attaquons et décimons immédiatement les hommes. Ils sont faibles, imbus de leur personne, ivres de leur confiance. Leurs rois ne sont pas protégés. Je n'ai eu aucun mal à me frayer un chemin jusque dans la chambre de l'Usurpateur. La tâche était *trop* aisée, tant et si bien qu'un modeste Lambda aurait pu s'en charger ! Les Trois Gardes qui nous